

« Le Corset »

Michel Vaïs

Numéro 78, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27185ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (1996). Compte rendu de [« Le Corset »]. *Jeu*, (78), 191–193.

« Le Corset »

Texte de Patrick Quintal, inspiré de la nouvelle *la Mère aux monstres* de Guy de Maupassant. Mise en scène : Patrick Quintal ; décor et éclairages : Jean Francœur ; costumes : Dominique Thériault ; musique : Jacques Jobin. Avec Lilie Bergeron (villageoise et Larga), François Bienvenue (villageois, Victor, Antoine et Tritri), Isabelle DeBlois (villageois, magistrate et La Grappe), Marcel Lieutenant (villageois, ecclésiastique, Gaspard, Henri Fermont et l'enfant lune), Sylvie Marchand (Jeanne et Zargo) et Jacinthe C. Tremblay (Hortense). Production du Théâtre du Double Signe, de Sherbrooke, présentée à l'Espace la Veillée, à Montréal, du 29 novembre au 23 décembre 1995.

Pièce en deux temps

De ce théâtre fondé il y a dix ans par Laurence Tardi et Patrick Quintal, mais dont ce dernier assume maintenant seul la direction artistique, nous avons pu voir à Montréal presque toutes les productions, à tout le moins les adaptations que Quintal a signées du *Horla* de Guy de Maupassant (*100 % humain*) et du *Livre de la jungle* de Rudyard Kipling (*Mowgli*). Chaque fois, comme dans le cas des pièces entièrement de son cru, le directeur artistique et auteur signait aussi la mise en scène. Dans *Kraken*, il joua en plus le rôle principal. Quintal a aussi écrit *Houdini*, qui a été coproduit par le Théâtre Populaire du Québec à la fin de la saison 1994-1995.

Avec *le Corset*, nous sommes une fois de plus en présence d'un texte de Patrick Quintal, non pas adapté mais inspiré d'une courte nouvelle de Guy de Maupassant. On y trouve une bour-

geoise fort à l'aise nommée Hortense, enceinte, possédant femme de chambre et amants occasionnels. Crainte et détestée par son entourage, elle suscite dans le village des rumeurs de sorcellerie. Chez elle, on la voit se livrer à des besognes bizarres : elle avale des substances étranges et, surtout, elle enfle tous les jours un abominable corset qui n'est autre qu'un instrument de torture. Car son but, on finit par le découvrir, est de mettre au monde un petit monstre. C'est épouvantable, sordide, scabreux !

Cette femme eut jadis un premier enfant difforme d'un garçon déficient mental. Elle l'a vendu à un cirque ou à une foire quelconque, et depuis, flairant la bonne affaire, elle a « fabriqué » une douzaine d'autres petits monstres (avec des étalons qu'elle choisit le plus laids possible) qu'elle vend de plus en plus cher. Ce qui la fait vivre dans un certain confort.

Elle réussit même à raffiner le processus en livrant des êtres à tête plate, ou pointue, ou sans mains, au goût de ses clients. On pense, avec un frisson, aux manipulations génétiques qui en cette fin de siècle ont déjà commencé à se pratiquer sur les humains autant que sur les fruits exotiques. Totalement dépourvue d'instinct maternel, madame Hortense raconte ainsi son histoire : « Les hommes pensaient profiter de moi, mais c'est moi qui leur soutirais l'indispensable levain qui m'arrondirait le ventre. » Elle va jusqu'à donner un pourcentage du produit de la vente de ses enfants à ses amants d'un jour.

Hortense attend toujours son treizième enfant – elle en est alors au « quatorzième mois » ! – lorsque survient... l'entracte. Cette première heure du spectacle

s'écoule avec une certaine lenteur. On se demande où Quintal – ou Maupassant – veut en venir.

Mais avec la seconde partie, on a l'impression de se trouver carrément dans une autre pièce, car on bascule dans le surréalisme. En effet, l'un après l'autre, les douze enfants de madame Hortense viennent lui rendre visite, alors que la parturiente se tord dans son lit de douleur. Elle vit ainsi une espèce de délire, ou de cauchemar. On voit d'abord les deux siamoises, puis l'enfant lune et l'enfant oiseau, La Grappe, et ainsi de suite. Tous, ils sont venus assister à la naissance de leur plus jeune frère – ou sœur. Or, malgré leur étonnante laideur, ils sont très drôles. Ce sont des monstres joyeux, bien vivants, qui nous font pass-

er du réalisme morbide de la première partie de la pièce à une sorte de carnaval ou de cour des miracles.

Les plus drôles de tous ces chers petits sont les deux sœurs siamoises. Partageant une seule et même robe, avec la jambe droite de l'une et la jambe gauche de l'autre dans un même bas, elles ont l'air de marcher sur trois pattes. Comme elles le disent, la situation est « drôle à s'entremêler les côtes ». Les comédiennes Lilie Bergeron et Sylvie Marchand font preuve dans ce duo d'une grande dextérité dans les gestes et la coordination verbale. Tantôt elles parlent en chœur, tantôt en canon, ou alors l'une finit la phrase que l'autre a commencé. C'est peu de dire que l'on voit double : c'en est hallucinant !

Jacinthe C. Tremblay (Hortense), Lilie Bergeron et Sylvie Marchand (Larga et Zargo, les sœurs siamoises). Photo : Claude Croisetière.



Il y a aussi Tritri, l'enfant oiseau. Croisement entre le poulet et le perroquet, il répète tout ce qu'il entend en ajoutant : « C'est tout un honneur ! », ce qui donne des résultats plutôt cocasses. La Grappe est un autre rejeton de la mère indigne, couverte de bosses disposées comme autant de gigantesques pustules ; on dit que dans l'une d'entre elles se trouve son cœur. Parmi les interprètes, il faut aussi mentionner François Bienvenue, qui compose un des procréateurs de monstres, et qui semble doté d'une gueule de caoutchouc à la Michel Courtemanche.

Enfin, madame Hortense est jouée par une Jacinthe C. Tremblay d'abord implacable et terrifiante d'obstination au premier acte, puis réduite à un ventre souffrant dans le délire du deuxième acte. Le décor, d'une efficace sobriété, se limite à quelques tentures autour d'un lit, une chaise, une table. En définitive, *le Corset* se déroule en deux parties : l'une d'un réalisme morbide et l'autre, surréaliste et fantastique. Si la première a pu décourager certains spectateurs, la seconde méritait largement le détour.

Michel Vaïs

« La Couronne du destin »

Texte d'Henriette Major. Mise en scène : André Viens ; scénographie : Michel Demers ; musique : Jean-François Léger ; éclairages : Claude Accolas ; images : Marc Mongeau. Marionnettistes : Louis Ayotte, Serge Des Lauriers, Pier Dufour, Alain Lavallé, Denise Leprohon, Anne-Marie Panneton et Jacques Trudeau ; voix : France Beulé, Hubert Fielden, Nicole Leblanc, Johanne Léveillé, Michèle Magny, Pascal Rollin et Paul Savoie ; chanteurs : Jean-François Léger et Sylvie Tremblay ; musiciens : Ian Booth, Suzanne Berthiaume, Jean-François Léger et Jean Sauvageau. Coproduction du Théâtre Sans Fil et du Scottish International Children's Festival, présentée à la Salle Marie-Gérin-Lajoie de l'UQAM du 16 au 24 novembre 1995, puis en tournée au Canada et à l'étranger.

Histoire de franchir les frontières

Pour fêter ses vingt-cinq ans d'existence, le Théâtre Sans Fil nous a présenté une nouvelle et belle production d'une rare maîtrise, qui garde bien ses secrets. Avec ce conte folklorique, habilement écrit par Henriette Major, l'équipe d'André Viens nous a enchantés, grâce à sa parfaite aisance dans les enchaînements scéniques, à la durée adéquate des épisodes, aux jeux captivants de manipulation et, surtout, au mariage réussi des marionnettes géantes et des acteurs. Qualités maintes fois constatées au fil des années, mais renouvelées par une recherche sur le plan visuel qui font de la compagnie la fine fleur d'un théâtre québécois « grand public » (c'est ainsi qu'il se définit lui-même) à la fois confirmé et novateur.